

Anziehungskraft unserer heute verkehrsgeplagten Stadt, wenn die Umfahrung funktioniert, das Parkierungsproblem gelöst sein wird und die verkehrsbefreiten Gassen und Plätze ihre ganze Schönheit entfalten dürfen.

Markus Grob, dipl. Arch. SIA/BSP
Stadtbaumeister Aarau

Gedanken zur «Altstadtsanierung»

Die Grundstruktur der Altstadt Häuser stammt in der Regel aus der Bauzeit, ist also 300 bis 500 Jahre alt. In der Folge sind die meisten Bauten mehr oder weniger verändert worden. Heute wird saniert. Das heisse eigentlich «wieder gesund machen». Bauherrenwünsche und Bauordnungen verlangen oft Massnahmen, welche solche Altbauten eher krank als gesund machen. Was ist schon Gesundes an einem Neubau, der noch eine alte Fassade als Maske trägt, aber sonst kaum etwas gemein hat mit seinem ursprünglichen Vorgänger? Statt «Sanierung» wäre wohl besser die «Wiederbelebung» als Ziel zu nennen. Eine Wiederbelebung setzt voraus, dass der Organismus zunächst erkannt wird. Welche Teile sind kranke Wucherungen und unpassende Prothesen? Was ist es wert, erhalten zu werden? Was ist es wert, ersetzt zu werden? Wer sich liebevoll um das Erhalten kümmert, gerät bald einmal in die Versuchung zur Nachahmung. Im Extremfall gleichen dann die Produkte einem Wachsfigurenkabinett: Gekonnt nachgemacht, aber tot.

Altstadt lebendig erneuern heisst deshalb zum vorneherein auch verzichten. Nicht auf vernünftige sanitäre Einrichtungen und massvolle feuerpolizeiliche und schalltechnische Massnahmen. Aber sicher auf gewalttätige Umkämpfung der Tragstruktur, vielleicht auch auf den Aufzug oder auf eine maximale kommerzielle Ausnutzung. Verzicht ist auch erwünscht in der Materialwahl: Natürliche Baustoffe wie Holz, Tonprodukte, Naturstein, Naturfasern und Kalkverputze sind immer kooperativer als Kunststoffe und Metalle. Eine gut erhaltene sichtbare Balkenlage, die nur noch Verkleidung ist, weil darüber eine neue Massivdecke erstellt wurde, wird dann zur Maskerade verurteilt.

Beim publizierten Umbau des Hauses an der Rathausgasse, dass im Volksmund wegen seiner Grundrissform «Schmales Handtuch» hiess, versuchten wir alle Tragstrukturen (Bruchsteinmauern, Balkendecken, Dachkonstruktionen) zu erhalten. Eine einzige Zwischendecke musste durch eine Massivdecke ersetzt werden, weil Raumhöhe und Niveaudifferenzen untragbar geworden waren. Einzelne Holzkonstruktionen und Balkenlagen mussten verstärkt werden, damit sie den schalldämmenden Estrich aufnehmen konnten. Wandverputze sind durchwegs als gestrichene einschichtige Kalkverputze ausgeführt. Decken- und Wandmalereien aus dem 17. Jahrhundert konnten restauriert werden.

Die Erneuerung von alten Teilen der Altstadt gehört zu den dankbaren Aufgaben eines Architekten, sofern die Auftraggeber Verständnis für das «Wiederbeleben» haben. Neubauten in der Altstadt gehören dafür zu den interessantesten Arbeiten. Nur dankbar sind sie meistens nicht, eher dornen- und risikoreich. Die Geschichte der Neubauprojektierung auf dem Färberplatz ist ein Beispiel dafür.

Gotthold Hertig
Architekt SIA
Aarau

Sehr geehrter Herr Krafft

Zum Thema «Umbau» möchten Sie von mir «theoretische» Aussagen haben. Nun schreibe ich Ihnen diesen Brief und will versuchen, ein paar Gedanken zu notieren, von denen ich mich bei den Eingriffen am Haus im Altenberg leiten liess.

Bei der Bestandesaufnahme stellten wir fest, dass der Dachstuhl, eine streng geformte Zimmermannskonstruktion aus dem 17. Jahrhundert, der am besten erhaltene Gebäudeteil war. Er überspannt, eineinhalb Geschosse hoch, eine Bodenfläche von 6 m x 12 m und lagert auf den traufseitigen Riegwänden des Obergeschosses. Die Innenwände, womit das Rieghaus über dem massiven Sockelgeschoss in drei senkrecht zur Firstrichtung liegende Zonen gegliedert war, hatten keine Tragfunktion. Auf der Südseite, dem Strassenraum zugewandt, weist das Dach die «Rüdi», ein typisches Merkmal bernischer Baukultur, auf. Ein Sgraffito – vermutlich bei einer Renovation im letzten Jahrhundert aufgezogen – schmückt mit bukolischen Motiven die Strassenfront des Hauses.

concepts les plus divers ont empêché jusqu'à ce jour la mise en application d'une solution adéquate. Et l'on n'ose même pas espérer qu'une réussite tardive, si elle se présente, recueille une ovation générale. Le seul espoir qui nous soit permis est celui de l'attrait que ne manquera pas d'exercer notre ville, harcelée par la circulation aujourd'hui, lorsque son contournement sera en service, que les problèmes de parage seront résolus et que les rues et les places, devenues piétonnes, pourront dévoiler toute leur beauté.

Réflexions à propos de «l'assainissement» des villes anciennes

La structure de base des bâtiments des vieilles villes date en principe de l'époque de leur construction et compte donc entre 300 et 500 ans. Il en résulte que la plupart des constructions ont été plus ou moins modifiées. Aujourd'hui, la mode est à l'assainissement. A vrai dire, cela devrait signifier «rendre à nouveau salubre». Les maîtres d'ouvrages et les règlements de construction exigent souvent des mesures qui rendent ces anciennes constructions plus malades que saines. Qu'y a-t-il en effet de sain dans une nouvelle construction, camouflée derrière une vieille façade mais qui, hormis ce seul masque, n'a plus rien de commun avec le bâtiment d'origine? Il vaudrait donc mieux parler d'une «réanimation» que d'un assainissement. L'expression «faire revivre» serait beaucoup plus appropriée à ce travail que celle d'assainir. La réanimation implique tout d'abord une connaissance de l'organisme. Quelles sont les parties malades et les prothèses inadaptées? Quels éléments valent-ils la peine d'être conservés? Lesquels valent-ils la peine d'être remplacés? Celui qui tendrement se soucie de conservation, ne manquera pas tôt ou tard de se laisser séduire par la contrefaçon. A l'extrême, ses produits ressembleront alors aux figures d'un musée de cire: imités avec adresse, mais bel et bien morts.

Rénover une vieille ville pour la rendre vivante implique par conséquent et avant tout de savoir renoncer. Non pas aux installations sanitaires raisonnables ni aux mesures antibruit et antifeu, bien sûr. Mais très certainement à un bouleversement brutal de la structure porteuse, peut-être aussi à l'installation d'un ascenseur ou à une exploitation commerciale maximale. Il est également souhaitable de renoncer à l'utilisation de certains matériaux: ainsi le bois, l'argile, la pierre, les fibres naturelles et les enduits bâtarde sont-ils toujours plus appropriés que les matières synthétiques et les métaux. Une pourtaison apparente bien conservée, qui n'est plus qu'un chemisage parce qu'elle est surmontée d'une dalle pleine, ne peut être qualifiée en effet que de mascarade.

Lors de la transformation du bâtiment sis à la Rathausgasse, que la population avait familièrement surnommé «le mouchoir étroit», nous nous sommes efforcés de conserver toutes les structures porteuses (murs en pierres brutes, planchers en poutres, constructions sur le toit). Seul un plancher intermédiaire a dû être remplacé par une dalle pleine pour que la hauteur de la pièce soit suffisante, compte tenu de la différence de niveau disponible. Certaines pourtaisons et constructions en bois ont dû être renforcées, afin de pouvoir supporter la charge de l'isolation contre le bruit posée au grenier. Toutes les parois sans exception ont été recouvertes d'un enduit à la chaux. Les peintures datant du XVII^e siècle, qui ornaient les plafonds et les parois, ont pu être restaurées.

Dans une vieille ville, la rénovation d'anciens quartiers est l'une des tâches les plus intéressantes pour un architecte, à condition que les mandants fassent preuve de compréhension à l'égard de la «réanimation»: les nouvelles constructions à réaliser sont, quant à elles, les travaux les plus passionnants. Mais loin d'être gratifiants, ils sont épineux et hasardeux. Preuve en est l'histoire du projet de bâtiment à la place Färber.

Cher Monsieur Krafft,

Vous m'avez demandé de vous donner quelques avis «théoriques» sur le sujet des «transformations». Dans les lignes qui suivent, je vous fait part de certaines réflexions qui m'ont été inspirées par les travaux effectués sur la maison d'Altenberg.

Lors de la visite des lieux, nous nous sommes aperçus que la charpente du toit, datant du XVII^e siècle, était une construction réalisée par des charpentiers hautement qualifiés et qu'elle était la partie du bâtiment la mieux conservée. Elle couvre une surface de 6 m x 12 m, sur un étage et demi, et repose sur des murs à colombage en charpente. Les parois intérieures ne sont pas porteuses. Au-dessus du soubassement, elles partagent la maison en trois zones orientées perpendiculairement à la direction du First. En façade sud, côté route, le toit est caractérisé par «l'arrondi» typiquement bernois. Exécuté probablement au siècle dernier à l'occasion d'une rénovation, un sgraffito aux motifs bucoliques orne la façade donnant sur la route.